

Avant-propos

Philippe GROSOS, Camille RIQUIER et Sylvain ROUX

Celles et ceux qui ouvriront ce livre trouveront dans les pages qui suivent un ouvrage se voulant polyphonique. Écrit à plusieurs voix, il ne consiste pas seulement en la retranscription d'un colloque qui fut certes coorganisé par les signataires de cet avant-propos et soutenu par l'Institut catholique de Paris et l'université de Poitiers en décembre 2023. Cet ouvrage consiste surtout dans la volonté de prendre au sérieux une question aussi importante que finalement peu souvent abordée, du moins de manière frontale : celle de la naissance et de la vocation de la philosophie. C'est pourquoi, afin de traiter le problème de la façon la plus précise et concrète qui soit, les auteurs de cet ouvrage ont chacun pris au sérieux le lieu initial de naissance de la philosophie ainsi que celui de son déploiement. Leurs noms symboliques sont Athènes et Jérusalem. Car la philosophie n'est pas seulement née en Grèce, au tournant des v^e et iv^e siècles avant notre ère. Elle a également grandi puis s'est rapidement développée, qu'on s'en réjouisse ou le regrette, en interaction avec l'apparition puis l'extension du monothéisme. Elle eut, en quelque sorte, une terre de naissance puis bénéficia très vite, hors de celle-ci, d'un espace culturel de réception et de déploiement.

Reste qu'Athènes et Jérusalem ne sont pas seulement deux villes symboles ; ce sont également deux cités qui, si importantes soient-elles au v^e siècle avant notre ère, ne se sont en fait que tardivement imposées au sein d'un bassin méditerranéen dont l'activité culturelle est déjà plurimillénaire lorsque la philosophie apparaît. Les cultures mésopotamiennes puis égyptiennes, pour ne parler que d'elles, en témoignent. Aussi comprendre l'impact que la naissance de la philosophie a pu avoir sur le paganisme grec, puis sur le monothéisme judéo-chrétien requiert également de se demander ce qui l'a rendu possible. Car si l'on parle communément, depuis Ernest Renan, d'un « miracle grec » afin de la concevoir, il est bien évident qu'une telle expression, en jetant un voile trouble d'admiration sur

son commencement et sa destination, occulte les facteurs matériels et culturels qui en ont préparé l'apparition. Karl Jaspers, en son temps, l'avait déjà pressenti en demandant qu'on puisse insérer l'avènement de la philosophie au sein d'une « période axiale [*Achsenzeit*]¹ » se situant « entre 800 et 200 avant le Christ² ». Toutefois, sa façon de procéder ne permettait pas de singulariser la naissance spécifique de la philosophie, puisqu'elle se proposait à l'inverse de l'interpréter selon une perspective mondialiste ; et plus encore, elle ne se donnait pas pour tâche d'en discuter spécifiquement l'impact sur les cultures issues du paganisme grec puis du monothéisme judéo-chrétien.

Élargissant dès lors, en amont comme en aval, les perspectives, cet ouvrage interroge la naissance de la philosophie non seulement à la lumière du contexte hellénique mais, plus largement, il la questionne à l'aune du contexte de la civilisation méditerranéenne de la fin du second âge du fer : celle-là même qui lui a fournies ses conditions matérielles, historiques, culturelles et symboliques d'apparition. Mais, en outre, il se propose également de prendre en considération les sources non philosophiques auxquelles la philosophie a pu elle-même s'abreuver après avoir quitté son berceau grec. Or un tel élargissement, qui n'est pas sans peser lourdement sur le sens même de cette discipline, pose bien des questions. En effet, à supposer que la confrontation historique entre Athènes et Jérusalem ait scellé le destin de la philosophie, comment dès lors convient-il de concevoir le rapport que le *logos* grec a pu avoir avec l'avènement du monothéisme ? Et comment concevoir, en retour, l'appropriation que ce dernier a pu en réaliser ? Pour la philosophie, fût-ce une chance ou un dévoiement ?

C'est afin de prendre au sérieux ces questions que quatre axes de développements ont ici été privilégiés. En un premier temps, l'analyse se porte soit sur la naissance conjointe de la philosophie et du monothéisme – naissance conjointe mais ignorante l'une de l'autre, comme nous le rappelle Camille Riquier –, soit sur celle de la seule philosophie. Mais à chaque fois, il s'agit de souligner les conditions violentes de leur apparition. Socrate et le Christ ne furent-ils pas tous deux mis à mort ? Quant à Sylvain Roux et Anne Merker, ils précisent, chacun à leur façon, que la philosophie n'est pas seulement née en Grèce, mais qu'elle est plus spécifiquement née au sein d'une cité grecque, Athènes, à la culture fort guerrière. Or de telles dimensions conflictuelles sont loin d'être des facteurs neutres dès lors qu'il s'agit de penser aussi bien l'apparition de la philosophie que celle du monothéisme. Puis, en une deuxième vague d'analyses, Anthony Feneuil,

1. JASPERS Karl, *Vom Ursprung und Ziel der Geschichte* [1949], *Gesamtausgabe*, Bd. I/10, Bâle, Schwabe Verlag, 2017, p. 17.

2. *Ibid.*, p. 32.

Anca Vasiliu et Olivier Boulnois traitent des questions que posent les premiers croisements entre le *logos* grec et la foi biblique, soit en les abordant à partir de la notion ambiguë de croyance, soit en étudiant avec minutie les figures singulières de Philon d'Alexandrie ou de Paul de Tarse. En un troisième temps, Catherine Chalier et Rémi Brague analysent l'apport spécifique de la Bible hébraïque dès lors qu'il s'agit de penser le développement même de la philosophie. Enfin, en un quatrième et dernier moment, Jacob Rogozinski et Jérôme de Gramont proposent deux exemples, historiquement différents et en cela complémentaires, de ce que peut être la tentative d'appropriation par la philosophie de la pensée chrétienne.

Reste toutefois une question qu'il est possible de considérer comme majeure : les symboles que sont Athènes et Jérusalem permettent-ils de penser pleinement ce qu'est la philosophie ? Permettent-ils d'en dire, pour parler grec, l'*alpha* et l'*omega* ? Permettent-ils d'en concevoir aussi bien la naissance que la vocation ? Ou encore, pour le demander autrement, avons-nous à choisir entre Athènes et Jérusalem afin de concevoir le sens et l'intelligence de la philosophie ? Ces questions, importantes, peuvent et doivent être formulées. Aussi est-ce là la raison pour laquelle, en introduction comme en conclusion de cet ouvrage, nous avons choisi de proposer deux réflexions alternatives et complémentaires, dont la fonction est, en quelque sorte, d'encadrer les riches analyses que les quatre parties ici proposées déploient. La première étude est introductive ; c'est celle de Philippe Grosos. Se situant volontairement en amont de la naissance de la philosophie, elle nous rappelle que l'apparition de cette discipline est indissociable d'un long processus de néolithisation ; or s'il est vrai que celle-ci en conserve de fortes traces, comment alors ce processus historique aurait-il pu ne pas fortement l'influencer, jusque dans sa vocation au moins initiale ? La seconde étude, conclusive cette fois-ci, est celle de Vincent Delecroix. Elle nous propose, quant à elle, de concevoir ces symboles que sont Athènes et Jérusalem moins comme une origine à laquelle il conviendrait toujours de revenir que comme une puissance d'arrachement à cette même origine : c'est-à-dire comme la reconnaissance d'une déterritorialisation constitutive opérée par ce que précisément nous nommons *philosophie*.

Il reste à espérer que les lecteurs et lectrices trouveront aisément dans cet ouvrage de quoi nourrir toujours davantage leur réflexion et leur esprit critique. L'objet médité, quant à lui, s'y prête.